

de notions essentielles de la métaphysique scotiste (ordre, nature commune, haec-céité, etc.) et montrer comment celle-ci n'est pas figée et évolue entre le texte concerné – issu de l'*Ordinatio* de Duns Scot – et ses *Questions sur la métaphysique*; montrer enfin comment une question théologique (en l'occurrence celle de la distinction des anges entre eux) peut motiver, comme c'est si fréquemment le cas au Moyen Âge, les réflexions philosophiques les plus profondes.

La dernière partie souligne enfin comment, notamment au moyen d'une analogie entre spécification et individuation et avec l'usage d'une des notions scotistes les plus importantes, la distinction formelle, Duns Scot bâtit une métaphysique de l'entité, expliquant l'individuation au moyen d'une entité quidditative (correspondant à l'espèce) et d'une entité individuante, qui produit un singulier lorsqu'elle est jointe à la précédente.

En raison de l'intérêt de sa réflexion méthodologique et de son emploi de questionnaires, du caractère détaillé et précis de ses minutieuses analyses des arguments de Duns Scot et de la grande clarté synthétique de ses développements métaphysiques, l'ouvrage sera sans aucun doute d'une grande utilité non seulement pour les étudiants préparant examens et concours mais aussi, plus généralement, pour ceux qui cherchent à savoir comment on doit lire et comprendre un grand texte de philosophie médiévale.

Nicolas FAUCHER

2.2.5. Andreas SPEER, Fiorella RETUCCI, Thomas JESCHKE, Guy GULDENTOPS (éd.), *Durand de Saint-Pourçain and His Sentences Commentary. Historical, Philosophical and Theological Issues*, Louvain, Peeters, 2014 (Recherches de Théologie et Philosophie médiévales – Bibliotheca, 9), iv-436 pages.

Lors de ses Conférences Pierre Abélard sur « Le statut de la philosophie occidentale au temps de la peste noire » (mai 2016), Chris Schabel a affirmé que les grands sententiaires des premières décennies du XIV^e siècle étaient de « véritables *rock stars* pour les générations suivantes » et qu'ils ne se sont jamais départis de leur succès jusqu'à la Renaissance. Parmi ceux-ci, Durand de Saint-Pourçain (qui lit les *Sentences* à Paris en 1308-1310) serait assurément un bon candidat pour le disque d'or, puisque ses thèses originales suscitent encore des débats passionnés jusque dans la *Théodicée* de Leibniz. Or, seule la dernière version de son imposant commentaire des *Sentences* était jusqu'à ce jour facilement accessible aux chercheurs, grâce aux éditions renaissantes : la version dite **C**, composée entre 1317 et 1327, après que Durand ait été élevé à l'épiscopat en échappant par conséquent à la juridiction de l'ordre dominicain. Depuis la thèse (en 1927) de Mgr Joseph Koch (1885-1967), pionnier des études sur les dominicains « non-thomistes » ou « anti-thomistes » du XIV^e siècle, on sait qu'au moins deux autres versions restées manuscrites (qu'il a baptisées respectivement **A** et **B**) avaient précédé cette dernière version et suscité des accusations d'anti-thomisme à l'encontre de son auteur, constituant par là-même un intéressant témoignage de la montée en puissance de l'autorité du Docteur angélique au sein de l'ordre (93 thèses sont jugées « dangereuses » en 1314; 235 thèses sont ensuite dénoncées en 1316-1317 par le maître général). Depuis 2006, le Thomas-Institut de Cologne a repris la tâche de son fondateur et lancé le chantier d'une édition critique de ces premières versions, en plus d'une retranscription numérique complète de la

version **C**, comme l'explique le promoteur du projet, Andreas Speer, dans une longue présentation. Le présent livre, issu d'un *workshop* tenu à Cologne en juin 2012, est destiné à accompagner le projet d'édition critique, dont plusieurs volumes sont déjà parus à ce jour chez Peeters (*In II Sent.*, dist. 1-5, éd. F. Retucci, 2012; *In II Sent.*, dist. 22-38, éd. F. Retucci & M. Perrone, 2013; *In II Sent.*, dist. 39-44, éd. M. Perrone, 2014; *In IV Sent.*, dist. 1-7, éd. G. Guldentops & G. Pellegrino, 2014; *In IV Sent.*, dist. 43-50, éd. Th. Jeschke, 2012).

Ce volume ne prétend donc pas être un *Companion* faussement exhaustif sur Durand de Saint-Pourçain, mais un rapport d'étape sur le chantier éditorial, permettant aux différents chercheurs impliqués de confronter leurs hypothèses de travail, à la fois sur des questions textuelles et doctrinales. Trois types de contributions peuvent être distingués.

Premièrement, l'ouvrage propose une série de nouvelles hypothèses sur les conditions de composition et l'identité des différentes versions identifiées par Koch ainsi que par d'autres chercheurs à sa suite, en particulier Anneliese Maier. Ainsi, alors que Koch voyait en **A** un commentaire rédigé en 1303-1307 pour Paris et Maier un enseignement dans un *studium* de province, William Courtenay suggère que le matériau a sans doute été assemblé lors d'un séjour au couvent de Lyon (1303-1307) mais confirme que Durand n'a pas enseigné à Paris comme bachelier sententiaire avant 1308-1310. Il suggère que cette fameuse version **A** ne doit donc pas être vue comme une *lectura* ou *reportatio* universitaire ou conventuelle, mais plutôt comme un *working draft* (p. 32), ce qui expliquerait ses rétractations rapides, notamment au contact d'Hervé de Nédellec à Paris, donnant ainsi lieu à la version révisée dite **B**, dans laquelle un certain nombre de polémiques anti-thomasiennes sont effectivement omises ou remplacées par des arguments neutres. Cette dernière serait donc plutôt une sorte d'auto-censure (p. 5) qu'une rétractation suite à des critiques officielles. L'identité exacte de ces deux versions reste toutefois encore discutée : alors que pour le livre I, la différenciation est parfois difficile (l'essentiel semblant provenir de la rédaction **A**), le livre II offre bien deux variantes distinctes. Des études de cas de Fiorella Retucci (sur les livres I et II) et de Thomas Jeschke (sur le livre IV) illustrent bien ces difficultés textuelles, et les participants à l'ouvrage ne cachent d'ailleurs pas un certain nombre de divergences sur l'identité exacte de chaque version : Peter Hartman (auteur d'une thèse récente, *Durandus of St. Pourçain on Cognitive Acts*, PhD Toronto, 2012) va même jusqu'à suggérer l'existence de trois versions différentes de **A** (p. 318), et les citations faites par Pierre de la Palu, qui avaient déjà été longuement étudiées par les infatigables Chris Schabel et Russell Friedman (2001), ne correspondent ni exactement à **A** / **B**, ni à **C** (p. 281, 313). En outre, dans une longue étude sur la réception de Durand, les mêmes auteurs accompagnés de Monica Brnzei confirment que les versions originales de son commentaire ont bien continué à circuler au moins jusqu'au XV^e siècle, et que la version **B** « finale » n'a donc pas eu le dernier mot.

Deuxièmement, l'ouvrage propose plusieurs études de cas sur des thèmes précis, illustrant toute la force spéculative et l'indépendance intellectuelle du dominicain auvergnat. Il y a d'abord deux études sur la fonction et le statut de la théologie : Isabel Iribarren soutient que les censures auraient réellement transformé l'*ethos* théologique de Durand et l'auraient poussé vers une conception plus pratique et pastorale de la théologie, influente jusque Gerson ; Stephen Brown analyse et contextualise

quant à lui la distinction faite par Durand entre théologie persuasive, défensive, déclarative et déductive, discutée par de nombreux théologiens postérieurs, notamment Pierre Auriol. Guy Guldentops étudie la doctrine durandienne du mal en l'insérant dans un vaste panorama contextuel, et démontre que l'anti-thomisme allégué de Durand n'est pas universel. Deux études sont plus spécifiquement philosophiques et portent sur la très atypique théorie de la connaissance promue par Durand (Jean-Luc Solère, Peter Hartman) : alors que tous les auteurs médiévaux admettaient une forme ou une autre de concours causal entre l'intellect et la réalité extra-mentale pour expliquer la genèse de l'acte cognitif, Durand défend une théorie originale selon laquelle les choses matérielles ne jouent *aucun* rôle actif dans notre processus cognitif – pas même les espèces intentionnelles ou matérielles. Cet activisme anti-aristotélicien le conduit à développer une théorie de la causalité *sine qua non*, qui aura encore de beaux jours devant elle dans l'occasionalisme (l'article de J.-L. Solère propose à ce titre un précieux excursus historique, p. 195-204, sur le concept de causalité *sine qua non*, de Cicéron à Olivi et Duns Scot).

Troisièmement, deux longs articles admirablement documentés illustrent l'importance de Durand à l'époque post-médiévale : en se fondant sur une première étude fondamentale de Russell Friedman (2009) qui avait identifié l'émergence, chez Durand, d'une théorie selon laquelle l'intellect pouvait avoir simultanément deux actes (alors que la tradition thomiste en particulier soulignait la nécessaire distinction entre l'acte direct et l'acte réflexif), Sven Knebel traque les innombrables citations de Durand parmi un nombre intimidant de scolastiques modernes. Il démontre ainsi que le passage à une conception moderne de la « conscience » (identifiant la perception et la perception de cette perception en un seul acte) n'est aucunement une invention cartésienne ou lockienne. Le héros de sa démonstration est le jésuite espagnol méconnu Antonio Bernaldo de Quirós (1613-68), qui défend une idée similaire dans un cours dont la rédaction remonte aux années 1640 (mais publié seulement en 1666). Enfin, Giuliano Gasparri conclut le volume avec un impressionnant article de synthèse sur les différents usages de Durand au XVII^e siècle, tant en milieu catholique que protestant : il y passe en revue sa place dans les premières histoires de la scolastique, l'apport de sa doctrine aux discussions modernes sur le libre-arbitre, sa défense (très anti-occasionaliste) d'une doctrine du concours seulement médiat de Dieu aux actes des créatures (encore discutée par Malebranche et Leibniz), sa place dans la querelle eucharistique ainsi que dans celle sur le sacrement du mariage. D'autres dossiers auraient encore pu être mentionnés, notamment la position très rationaliste que défend Durand dans sa doctrine de la foi, contestant d'abord à la foi son caractère de vertu (*In III Sent.*, dist. 23, q. 6) et affirmant la supériorité de la science sur la foi en termes de certitude (*In III Sent.*, dist. 23, q. 7, *Utrum actus fidei sit certior quam actus scientiae*), une position presque unanimement rejetée par les thomistes modernes comme étant dangereuse et téméraire.

Au terme de ce parcours, on se permettra de formuler seulement deux petits regrets : d'abord, alors que le volume brosse un excellent panorama de la production et de la circulation des manuscrits durandiens, on regrettera l'absence d'une étude sur les éditions imprimées de son commentaire, dont la grande diffusion a largement expliqué le succès de la version *℄* à la modernité tout en mettant fin à la diffusion des manuscrits des premières versions. Seul G. Gasparri mentionne furtivement l'existence de « plusieurs éditions » (p. 386) à côté de l'édition vénitienne de 1571

(mise en avant sans véritable justification par A. Speer, p. 59), la seule accessible facilement avant l'ère *Googlebooks* grâce à une réimpression anastatique (The Gregg Press, Ridgewood, N.J., 1964). À titre indicatif, le précieux répertoire d'Andrew Pettegree et Malcolm Walsby (*French Books III & IV, A-G*, Leyde, 2012, n° 66117-66136) mentionne à lui seul vingt éditions françaises entre 1508 et 1595, auxquelles il faut au moins ajouter celle de Venise (1571) et celle d'Anvers (1567), ainsi qu'une ultime réimpression lyonnaise de 1622 (relevée à juste titre par Gasparri). Plus encore que le nombre des éditions, les motivations intellectuelles de leurs promoteurs dans la Renaissance française mériteraient une véritable étude : d'abord Jacques Merlin (1508), puis Nicolas de Martimbos (ou Martimbaux, 1550), deux théologiens du collège de Navarre connus pour leurs sympathies humanistes et – dans le cas de Martimbos –, pour une certaine ouverture envers les réformés. La multiplication d'éditions autour de 1527 indique de fait un intérêt soutenu pour Durand au pic des disputes sur la réforme et l'humanisme à l'université de Paris. Ensuite, deuxième regret, à part une brève mention par Gasparri (p. 388), l'usage réel fait des textes de Durand sur la fameuse chaire de « durandisme » de Salamanque (qui remplace en 1528 celle de « nominalisme » dédiée initialement à Grégoire de Rimini) n'est pas étudiée, pas plus que la réplique de cette pratique dans un grand nombre d'autres universités hispaniques (Alcalá, Saragosse, Tolède, etc.), alors qu'elle peut expliquer l'improbable alliance entre le nominalisme et le thomisme (contre le scotisme) si caractéristique d'un certain nombre de scolastiques modernes. Dans des cours de 1933, Xavier Zubiri avait déjà suggéré que le durandisme parisien et salmantin pouvait expliquer certaines options originales de Juan Luis Vivés ou Gómez Pereira.

S'il illustre bien l'extraordinaire longue durée du « durandisme », le volume n'offre donc guère de pistes pour expliquer véritablement les raisons de ce succès, alors même que le texte avait suscité tant de polémiques et de réfutations. L'originalité ou la cohérence intrinsèque de certaines de ses thèses ne peut à elle seule expliquer ce succès, puisque le sol de l'histoire de la philosophie et de la théologie est jonché de thèses brillantes sans postérité. Une prise en compte de facteurs institutionnels et confessionnels s'avère par conséquent nécessaire. Mais en donnant un aperçu aussi complet du vaste chantier engagé aujourd'hui autour de cette figure à la fois originale, énigmatique et très influente, cette collection d'études de qualité remplit admirablement sa fonction.

Jacob SCHMUTZ

2.2.6. Fosca MARIANI ZINI, *La Pensée de Ficin. Itinéraires néoplatoniciens*, Paris, Vrin (Histoire de la philosophie), 2014, 297 pages.

Autour des années 2000, certains travaux consacrés à l'œuvre du maître de Careggi avaient donné lieu à la publication d'ouvrages collectifs de grande qualité, dirigés par Stéphane Toussaint, Pierre Magnard ou encore Michael J. B. Allen. Mais, du moins à notre connaissance, depuis celle de Paul Oskar Kristeller (*The Philosophy of Marsilio Ficino*, 1943), aucune interprétation unifiée n'avait vu le jour. C'est désormais chose faite. Fosca Mariani Zini nous offre ainsi « une étude systématique des principales questions philosophiques abordées dans l'œuvre de Ficin » selon une ligne interprétative tracée par les *Itinéraires néoplatoniciens* suivis par Ficin lui-même dans son utilisation créative de cette tradition redécouverte à l'occasion de son ample travail de traductions.